ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Pierre Peyré

Le 5 mars 1993

Discours de bienvenue de Madame Lucienne Couet-Lannes, Académicienne de Béarn

Il m'échoit, une fois encore, la tâche, aussi ingrate qu'agréable de recevoir comme membre de notre académie, un ancien collègue de travail, mais surtout, un ami de cœur et d'esprit. Je vais donc vous offrir, cher Pierre, avec l'accord de notre docte compagnie, un fauteuil tout neuf puisque personne avant vous, n'a été appelé à l'occuper... il attendait, peut-être, qu'un psychologue vienne, en s'y asseyant, analyser nos comportements et nos discours !...

Rassurez-vous, chers confrères, lorsque mon hommage au nouvel élu prendra fin, je gage que vous serez très réconciliés avec cette profession si bien exercée par le neveu de Joseph Peyré et le fils du Docteur Emile Peyré. C'est en conséquence vous, Pierre Peyré, né à Alger en 1941 qu'il me faut aujourd'hui, honorer. Il me faut, ainsi, porter un témoignage sérieux sur votre personnalité en analysant empiriquement un curriculum vitae puissant mais parfaitement canalisé ! Que de chemins parcourus depuis le début des années soixante-dix au cours

desquelles, formés au monde des Sciences Humaines appliquées encore tâtonnantes, nous faisions ensemble la "drôle de tâche", celle de sélectionner en les "examinant" ceux qui prendraient en main, pour les aider à refaire "leur chemin", les inadaptés de tous ordre !

C'était l'époque où le temps comptait peu quand il fallait donner à celui qui attendait tout parce qu'il n'avait rien reçu, on était sans réserve tout à lui. C'était, aussi, l'époque où l'esprit de service flottait encore dans l'âme du travailleur social ! Hélas ! il fut vite fait de démontrer que de se pencher sur la détresse pour en prendre pitié n'enrichit personne et ne redore aucun blason. Il fallait donc transformer cette vocation en une vraie profession, l'amenant au respect des heures strictes, à la fréquentation des syndicats pour une sécurité personnelle assurée faisant l'objet du digne salaire. Plus courageux que moi, mais aussi plus jeune, vous ne suivez pas mon exemple de reconversion. En 1971, vous persistez en suivant à l'Ecole Nationale de la Santé Publique à Rennes, un cycle de formation de Directeur d'établissement social. Vous continuez et vous distinguez à Bordeaux, en 1978, avec un D.E.S.S. de Sciences Humaines. Puis, en 1980, vous obtenez un doctorat de 3e cycle en Sciences de l'Education. Enfin, en 1987 vous rédigez une thèse de doctorat d'Etat sur la contribution à l'analyse et à l'optimisation d'un système éducatif : la formation permanente en milieu hospitalier.

Il y a dix ans que j'ai "lâché" la profession mais nos rencontres sont restées fréquentes et régulières tantôt aux dîners de la "Garbure" d'été encore présidée par le Docteur Diriart académicien et ami de votre père, tantôt, à la Renaissance aquitaine qui vient de faire honneur à votre oncle, et dans bien d'autres circonstances.

Si vous êtes présent à ces manifestations dites culturelles, moi je suis devenue un membre à part entière de cette nouvelle famille d'art et d'histoire. Mais vous n'avez pas oublié mon passé, et vous me faites l'honneur de me confier l'écrasante mission de la dernière relecture de votre thèse. Vous me replongez, ce faisant, dans mes pages définitivement tournées, où, souvenirs pénibles et joyeux ne sont pas effacés. Vous obtiendrez à l'issue de la soutenance de cette thèse, un Doctorat ès Lettres et Sciences Humaines avec la mention très honorable.
Vous avez persévéré, et vous avez réussi. Votre destinée n'était pas celle que vous envisagiez à Rabat, en 1960, quand vous passiez un

P.C.B. (Physique, Chimie, Biologie) visant une carrière médicale, et plus particulièrement chirurgicale. C'était là, en effet, votre passion : un très grave accident de rugby aux cervicales devait hélas vous en éloigner à jamais. Ainsi, tel Kessel écrivant "l'homme au plâtre". Vous avez porté la minerve, sans perdre espoir. Non, Pierre, la voie de votre second vous-même était tracée dans la psychologie, pas dans la médecine

Vous y êtes si bien que vous exercez, entr'autre, à l'hôpital spécialisé de Pau où vous êtes responsable de la formation, au sein d'un service unifié, regroupant formations initiales et continue, ainsi que gestion administrative et pédagogique des stagiaires extérieurs à l'établissement. Vous avez ainsi franchi les échelons pluriprofessionnels passant de celui d'infirmier et d'éducateur à celui de Directeur, de celui de conseiller pédagogique à celui de psychologue. Vous les avez franchis avec autant de sérieux et de compétence que vous êtes, depuis 1991, psychologue hors classe.

Vous œuvrez aussi, abondamment, dans l'enseignement et la recherche. Vous êtes successivement chargé de cours à l'école d'éducateur, puis à l'Institut de psychomotricité de Pau.

A la Faculté de Pau vous mettez en place une formation à la psychologie et à la sociologie du sport. Dans la même Faculté vous coordonnez les enseignements du diplôme universitaire préparatoire aux carrières sanitaires et sociales, que vous avez conçu avec le Président Métras et le Doyen Sauvaitre. Vous êtes conférencier aussi bien à Rennes qu'à Lyon ou à Pau et le Directeur de recherche au laboratoire des Sciences Sociales Appliquées aux développements de l'Université François Rabelais à Tours depuis 1988. Enfin, à Pau encore, vous êtes, tout récemment, chargé par le Président de l'Université, d'une demande d'habilitation, au Ministère de l'Education Nationale et de la Culture, d'un nouveau diplôme national : "La licence et maîtrise de Sciences Sanitaires et Sociales. Diplôme que depuis tant d'années, vous appelez de vos vœux en vue de promouvoir le développement des compétences dans ces secteurs professionnels qui nous concernent tous.

Cette longue énumération de vos activités professionnelles ne peut occulter la part prise à côté "du terrain" par celle qui partage votre vie depuis 1975. "A côté du terrain", que dis-je, c'est bien sur le terrain que

vous rencontrez Marie-Claude, votre épouse, votre confidente, votre conseillère. Solide et souriante, ancienne espoir de l'équipe de France de basket, elle partage en famille votre goût du sport. Son frère n'était-il pas l'ancien trois-quart aile international de l'Equipe de France de rugby : Jean Sillières ?

Le sport, votre deuxième passion, aurait pris véritablement l'essentiel de votre temps libre si cet accident malencontreux n'était venu refréner les ardeurs que les contr'indications médicales intimident à peine, puisque vous vous êtes remis à pratiquer, depuis quelques années le ski et l'escalade. Le ski ? pas seulement ! Soyez moins humble, cher ami... Nous dirons plutôt que vous êtes un impénitent de tout sport.

Je vous ai vu, tiré par un bateau, commettant des sauts ou plutôt des vols, au-dessus de la Belle Bleue, vous amusant avec votre ombre plongée dans ses flots transparents. Je vous ai vu, mais ceci est plus lointain, au volant d'une voiture de compétition !...

Votre album de souvenirs conserve cette face cachée de votre personnalité. Il montre combien vous êtes un "battant", combien, pour vous, les jeux de l'esprit complétant efficacement ceux du corps, ont fait de vous un homme de qualité s'acheminant... je le souhaite vers la sagesse.

La liste de vos activités para professionnelles serait trop longue à énumérer. On peut dire que vous êtes actif dans toute association qui touche à votre profession.

A l'heure où vient de naître, à Paris, une académie universelle des cultures, il est temps que notre petite et modeste sœur béarnaise s'ouvre à toute autre vue que celle qui s'écrase sur les Pyrénées. L'auto-satisfaction que nous apporte leur beauté ne saurait nous empêcher de visiter au-delà. C'est la raison de votre présence, ainsi que celle de vos jeunes confrères qui, apportant un sang neuf dans ce cénacle, nous aidera, à l'image de votre oncle, à franchir les barrières, en pensées de frontières, pour y rencontrer nos frères d'autres conceptions, ou spéculations à défaut d'autres races ou d'autres couleurs.

Et vous le ferez car vous avez de l'atavisme, un atavisme béarnais où souffle l'esprit : un souffle entre la Foi et l'incrédulité, entre la certitude

et le doute mais un souffle qui sait s'arrêter sur le moment qui passe juste le temps nécessaire pour le rendre efficace.

J'espère avoir convaincu l'auditoire, l'avoir tout au moins rassuré que vous n'assommerez personne avec des discours prononcés dans un jargon professionnel odieusement abstrait, sophistiqué et dilué au point d'endormir vos confrères qui sursauteraient de honte et de confusion. Non vous userez de phrases simples et vous les tiendrez en éveil !

Vous le ferez avec une grande maîtrise de notre belle langue. Vous l'avez prouvé, avec timidité, nous rappelant une fois encore votre hérédité, en produisant un texte sur votre oncle dont la lecture par Jacques Dufilho n'a fait que rehausser la beauté et l'harmonie. Sans lui, sans cet anniversaire si brillamment fêté, nous n'aurions pas découvert votre aptitude à l'écriture.

"Le style est l'homme même" a dit Buffon. Celui-là est celui de Pierre Peyré. Et, puisqu'il faut conclure et pour que ce pamphlet ne ressemble pas à une oraison funèbre, souhaitons pour vous, une longue toujours plus fructueuse carrière. Oserai-je émettre le vœu, afin que le nom d'écrivain-poète attaché à votre famille se pérennise de vous lire aussi bientôt.

Vous pourriez rassembler dans un roman "analytique" tous vos souvenirs. Vous n'y évoqueriez pas la Société Paloise... mais le Béarn profond, où coulent, depuis quelques décennies des effluves magnétiques ! Vous nous diriez... après avoir déroulé le tapis rouge… d'où viennent ces émanations qui tendent à nous soustraire notre plénitude de vie, notre plénitude d'être, notre plénitude de recueillement. Mêlant le souvenir d'un passé toujours omniprésent à l'espoir d'un avenir plein de promesse, vous témoigneriez-vous selon Bergson qu'"une image peut être sans être perçue, et peut être présente sans être représentée".

****

Discours de remerciements de Monsieur Pierre Peyré, nouvel académicien

Madame,
Mes chers collègues,

Vous m'avez ouvert la porte de votre Académie. Soyez assurés que je mesure tout l'honneur de vos suffrages. Et ceux-ci me remplissent de joie et de confusion.

Mais la joie observerez-vous n'est pas le terme qui convient, et vous n'aurez peut-être pas tort : le mot n'est pas très académique, en effet, dans ce contexte solennel, où tout sentimentalisme excessif risque d'égarer la pensée de son auteur. A moins d'être poète, et de savoir chanter sa raison ! Mais, je ne suis que psychologue. Et l'exercice auquel me contraint votre choix m'oblige à la plus difficile des introspections pour essayer d'être authentique devant vous, conformément aux valeurs qui président à cette cérémonie.

La joie, précise le dictionnaire, c'est cette vive impression de plaisir que la possession d'un bien réel ou imaginaire fait éprouver. La joie est donc émotion, comme la surprise ou la peur. Alors, me direz-vous, exprimer sa joie ou l'émotion que cette joie suscite, cela ne revient-il pas au même ? C'est vrai, et j'en prendrai pour preuve quelques morceaux choisis d'académiciens qui m'ont précédé à cette tribune, et qui montrent qu'au moment de recevoir le cordon orné de la Marguerite, emblème de notre société, nous avons tous en commun — au-delà des railleries qui font le délice des journalistes aux lendemains des césars à la télévision — d'être des "zémus" et des "confus". Car telle est notre condition d'hommes relativement à l'éducation que nous avons reçue, dont l'effet nous trouble et nous comble à la fois.

Tel est le cas par exemple du Docteur Diriart, ancien Président du Comité national de l'Enfance, qui fut reçu à l'Académie de Béarn le 8 mai 1976 : "Etre admis aujourd'hui, parmi vous, dans ce Parlement de Navarre, créé par le roi Louis XIII, témoin prestigieux du passé de notre province (...), me remplit de sentiments multiples : Emotion tout d'abord, d'avoir été désigné (...) pour siéger dans une assemblée qui s'est assignée de maintenir, dans toutes les disciplines, en même temps que la survivance de la tradition, la permanence de la pensée de nos compatriotes. Confusion aussi, d'avoir bénéficié de vos suffrages, alors que (...) je suis né dans le canton basque de Saint-Palais (...) dans une maison dont, toutefois, il faut préciser que le bas du parc affleurait le Béarn. Mais au bout de quelques courtes semaines, je revins dans notre petite capitale où j'ai passé 17 années".

Le 29 octobre 1977, Lucienne Couet-Lannes, Présidente de l'Association des Amis des Eglises Anciennes du Béarn, et première académicienne à être ceinte du symbolique collier, se jeta à l'eau du baptême en ces termes : "Je suis émue par vos propos, cher Noël Pinzuti, et si je les accepte sans sourciller c'est parce que je considère les mérites que vous m'attribuez comme étant ceux d'une longue série d'actions accomplies avec une équipe solidaire de l'inspiration qui les a fait naître. Avant de m'en expliquer je voudrais sans tarder m'adresser à Mon-sieur le Président, lui dire avec autant de gravité que cette cérémonie revêt de solennité, combien je suis touchée par sa sollicitude".

Lors de la même séance du 29 octobre 1977, Pierre Lious, aujourd'hui, Secrétaire général honoraire du sénat, après avoir relevé que toute misogynie était désormais bannie de cette Académie, ne manqua pas d'exprimer son trouble, lui non plus : "Mesdames, Messieurs, en imaginant ces jours derniers le déroulement de cette séance au cours de laquelle j'ai l'honneur de prendre place parmi vous, je ressentais à l'avance l'embarras qui allait m'envahir au moment de vous adresser mon remerciement ; mais voici que cet embarras touche à la plus extrême confusion. Comment en serait-il autrement après l'éloge trop flatteur que vous venez d'entendre ?".

Comme Henri Diriart — l'ami de Lycée de mon père —, je suis confus de n'être pas totalement Béarnais, et plaiderai volontiers moi aussi les circonstances atténuantes à l'heure où je suis reçu au sein d'une Académie dont la qualité première est, précisément, d'être béar-naise.

Comme Lucienne Couet-Lannes — que j'ai connue à une époque où, avant même de se spécialiser en Histoire de l'art et Archéologie médiévale pour mieux se vouer à l'enseignement et aux Eglises et Monuments anciens, elle était déjà toute dévouée à la cause de l'enfance inadaptée —, je me pose avec appréhension quelques questions sur les mérites qui ont bien pû me valoir d'être aujourd'hui, ici, parmi vous. Et, comme Pierre Lious — dont j'ai ni l'expérience des grandes assemblées, ni le talent oratoire —, mon embarras ne fait que croître, à mesure que mon remerciement s'achemine vers son dénouement, c'est-à-dire ce moment où il va me falloir entrer dans le vif d'un sujet dont je ne sais plus très bien si c'est moi qui l'ai volontairement choisi, ou si ce n'est pas plutôt la logique de vos suffrages qui me l'a, en quelque sorte, assigné. Car, je n'ai pas l'ombre d'une hésitation : si je vais maintenant prendre place dans cette Académie de Béarn, c'est essentiellement à la mémoire de mon oncle Joseph Peyré que je le dois, lui dont la patrie si fidèle a célébré le centenaire, tout au long de l'année écoulée. Mais rassurez-vous, en cette terre de rugby, de football et désormais de basket, qui est la nôtre, je ne vais pas jouer les prolongations d'une commémoration dont le Président Tucoo-Chala a été le capitaine, que dis-je ? la figure de proue ; bref de Pau à Paris, de Garlin à Lembeye et de Toulon à Cannes, l'un des plus émérites conférenciers presque douze mois durant !

Comme Pierre Tucoo-Chala dans ses oeuvres, je vais m'attacher à l'histoire. Mais ne vous attendez pas davantage à me suivre sur les traces de Gaston Fébus ou d'Henri IV que sur celles de Joseph Peyré. Ne succédant à personne et n'ayant donc pas d'éloge à prononcer, c'est à mon père, en effet, que j'ai réservé mon hommage. Comme pour me reconnaître à travers son image idéalisée, mieux que par la gloire de mon oncle, peut-être ?

Je m'appelle Peyré, cela va de soi après la trop sympathique et si chaleureuse présentation dont je viens d'être gratifié de la part de ma marraine Lucienne Couet-Lannes. Mais Pierre ? C'est bien la première fois que j'entends publiquement la déclinaison de mon nom et de mon prénom, ailleurs que dans les circonstances passées de la compétition sportive, ou en dehors de ma vie professionnelle actuelle entre l'hôpital et l'université. Alors qui suis-je pour avoir l'audace de prendre la parole devant vous, rebelle aux assimilations flatteuses tout autant que conscient de mon propre anonymat ? Eh bien je suis moi, tout simplement ! Ou du moins j'aspire à être tel, sans présomption ni

vaines illusions. Un œil sur l'avenir et l'autre vers le passé, je ne fais d'ailleurs qu'éprouver à cet instant l'idéalisme fébril d'André Gide : "Ceci me terrifie, a confessé l'auteur de *Si le grain ne meurt* : de songer que le présent, qu'aujourd'hui nous vivons, sera le miroir où nous nous reconnaîtrons plus tard ; et que, dans ce que nous avons été, nous connaîtrons qui nous sommes". Bien plus que la psycho-pédagogie que j'enseigne, cette voie de l'authenticité, c'est mon père qui me l'a révélée. Et ceci, non par ce qu'il m'a dit — il était avare de conseils et d'effusions — mais à travers l'homme que, trop tardivement, j'ai découvert en lui.

Provençal par ma mère, béarnais par mon père, je suis né à Alger, entre la signature de la Charte de l'Atlantique et la création du Comité national français à Londres. Comme beaucoup d'implantés en métropole, je suis donc de culture métissée comme dirait Michel Serres, ou plus prosaïquement, pour être très concret : je suis de condition *bouillabaisse-garbure et couscous*.

De ma famille maternelle, je n'évoquerai que brièvement le souvenir. A vrai dire, même si la Provence est une région hospitalière où chante cet accent qui vous materne, je n'ai jamais eu le sentiment d'être réellement chez moi à Aubagne, berceau de la famille de ma mère. Certes, j'appréciais de me retrouver au pays de Manon des sources, lorsqu'enfant et adolescent j'y venais du Maroc en vacances où mon père était médecin. Certes, les Gaimard constituaient une vieille lignée médicale dont l'un d'entre eux, le Docteur Paul Gaimard s'illustra comme Président de la Commission scientifique des voyages en Islande et au Groënland, durant les années 1835 à 1840. Certes, ma grand-mère étant descendante des Sardou, j'ai pu cauchemarder des nuits entières dans le lit-conque aux sculptures de marbre glacé où est morte la comédienne Rachel, au Cannet, dans cette villa rococo de l'auteur dramatique Victorien Sardou où Napoléon III aimait à séjourner. Certes, les Gaimard et les Pagnol étaient voisins et amis. Mais rien n'y fit : la magie des sites et du climat n'opérait pas. Si bien qu'étudiant en médecine à Marseille dans les années soixante, je me suis tellement senti étranger à ce milieu, qu'à la mort de mon père, en 1964, je suis parti pour Liège en tout abandonnant. Moi qui m'étais cru privilégié pour avoir quitté Rabat quelques années plus tôt, mon P.C.B. en poche, et qui sans l'ombre d'un souci avais échappé aux tourments de l'exode qu'avaient connu mes amis d'Algérie, je venais de signer là mon rapatriement pour nulle part !

Je n'ai revu ma mère, bien des années plus tard, que le jour de ses obsèques. Mais la Provence est une source d'émotions si féconde, les chants et les danses y font des évocations si puissantes et le mimosa y joue des partitions si veloutées de miel et d'or au soleil de l'hiver, que l'on ne s'arrache jamais vraiment au souvenir de cette terre de contrastes qui s'éclaire au mistral. Terre de toutes les mélodies que ressuscitent les sons ataviques du galoubet et du tambourin. Terre chargée d'histoire et de traditions d'où jaillissent ces vieux airs qui vous emportent et restent, pour toujours, l'âme du pays.

Mes grands-parents paternels, je ne les ai pas connus. Ils étaient instituteurs à Aydie. "Instituteur, disait Mauriac, de *institutor*, celui qui établit, celui qui institue l'humanité dans l'homme ; quel beau mot !". Instituteurs, mes grands-parents avaient ce que l'on appelle un poste double, dans ce village reculé des Basses Pyrénées tapi aux rives du Sagé qui coule entre Béarn, Bigorre et Armagnac, à l'endroit même où la légende voudrait que les trois seigneurs de ces comtés mitoyens se soient jadis rencontrés à la "Table des Rois".

Comme beaucoup de hussards noirs, ils auraient pu être exportés en Algérie, à la fin du XIXe siècle, avec l'Ecole de la République chargée d'entreprendre la "conquête morale" des indigènes. Ils auraient de son roman à succès l'Escadron blanc". Et Courrière de citer le passage d'une lettre où Kessel le renseignait au sujet de mon père : "Il parlait la langue, il connaissait le désert, il connaissait les chameaux, il était médecin,- c'était vraiment l'homme qu'il me fallait". On était loin des débordements politico-médiatiques du débarquement américain à Mogadiscio, le 8 décembre dernier ! Mais, au fond, les ressorts du problème ont-ils réellement changé ? De fait, au fil des étapes, la "mission Kessek" était devenue une véritable expédition à hauts risques. Ce furent d'abord les pistes du désert où Issas et Danakils s'entretuent depuis des siècles, et où l'eau est rare et les guides aussi peu sûrs que les cartes étaient truffées d'erreurs. Mais le rendez-vous avec Henri de Monfreid au point d'eau d'Alexitane, à quelques kilomètres de Tajoura, n'avait pas été manqué pour autant. Si bien que la caravane, après avoir affronté mille périls, avait progressé vers la côte des Somalis et fini par regagner Djibouti. Kessel voulait maintenant connaître le sort qui attend les captifs en Arabie et "vivre dans sa chair", comme il le disait lui-même, l'épreuve de leur calvaire. Monfreid mit aussitôt son boutre, le "Mousterieh" à la disposition de l'équipe du "Matin" : "Seize personnes à bord d'un boutre de seize

mètres encombrés de tonneaux, de caisses de vivres, de voiles et de cordages, interdisaient l'espoir d'un voyage confortable". Kessel s'en moquait, écrit Courrière : "Tête nue, rivé à l'avant du boutre, indifférent au soleil, le visage fouetté par les embruns, il s'emplissait de la vision magnifique de la Porte de l'Enfer, sans se soucier des conseils du trop sage Dr Peyré. Le résultat ne se fit pas attendre : un jour et demi de coma ! Par bonheur, Emile Peyré savait comment soigner le mal et Kessel fut sur pied pour affronter la furieuse tempête qui se leva sitôt passé le détroit de Bab-el-Mandeb".

Certes, ajoute Courrière : "Sans les vivres de l'équipe du Matin et sans la quinine que leur administra le Dr Peyré, ils ne seraient pas arrivés vivants en Arabie". Mais quelle aventure exceptionnelle ! "A vrai dire s'ils n'avaient eu la peau blanche, conclut le narrateur, Kessel, Peyré, Lablache et Gilbert Charles n'auraient guère détonné dans la foule guenilleuse du port. Shorts déchirés, chemises rongées par le sel et le soleil, carabines à l'épaule, suivis d'Omar le cuisinier chargé de son matériel et du guerrier danakil transformé en ordonnance, ils semblaient émerger d'un roman de Fenimore Cooper ou de Gustave Aimard".

C'est totalement par hasard que j'ai croisé Joseph Kessel, un jour de février 1978, à l'aéroport de Pau-Uzein. Il ne me connaissait pas, et je me suis présenté. Alors j'ai vu une larme couler le long d'une ride profonde qui labourait le visage du Lion. C'était l'un de ses derniers voyages et Jef, superstitieux, avait dû prononcer la formule rituelle qui depuis l'enfance à Orenbourg scandait chacun de ses départs : *Dobri tchass zbogom... : que l'heure nous soit favorable et que Dieu nous protège !*

Son congé écoulé, mon père avait rejoint le Sahara. A In-Salah d'abord où il logea dans les anciens bureaux du Général Laperrine, puis à Ouargla, avant d'être nommé, en 1940, Directeur du Service de Santé des Territoires des Oasis et de Touggourt. Il est ensuite muté à Alger, où je suis né. Et là, en poste à l'Hôpital Maillot, il coordonne de nombreuses missions. Ainsi suis-je particulièrement fier d'avoir trouvé dans les archives du Médecin Principal Peyré ce "témoignage de satisfaction" du Général de corps d'armée, Secrétaire d'Etat à la Guerre : "Au cours de la saison de 1942, a obtenu, à l'Hôpital Militaire Thermal d'Hammam-Rhigha, de remarquables résultats qui ont répandu en Afrique du Nord la réputation de cet établissement". Mais

je n'ai pas de souvenirs de l'Algérie de cette époque, car je n'avais que deux ans lorsque nous partîmes pour le Maroc où mon père fut affecté, alors, en qualité de médecin-chef à l'hôpital militaire d'Oujda.

Oujda, capitale du Maroc oriental, à la frontière de l'Algérie, était une ville de garnison. C'est là que le 5e Régiment de Tirailleurs Marocains, couvert de gloire et d'honneurs pendant la campagne d'Italie, à la Libération et en Indochine, avait établi ses quartiers. C'est là que mon père, en 1946, avant même d'avoir atteint l'âge de la retraite militaire, avait choisi de visser sa plaque, une fois pour toutes, dans le civil. Oujda, c'est toute ma jeunesse. Une jeunesse libre et saine où les études et le sport faisaient bon ménage — ce n'est pas Monsieur l'Ambassadeur Thabault, notre confrère trop tôt disparu, qui me démentirait, lui dont le père fût longtemps Directeur Général de l'Instruction Publique au Maroc. Jeunesse privilégiée, attesterait-il, dans une ambiance d'amitié entre les différentes communautés chrétiennes, israélite et musulmane. Mélange poignant, lorsque j'y songe, d'unité et de variations infinies qui façonne cette ville à part, cette Cité de 200 000 âmes aujourd'hui, qui n'a pas la noblesse des villes dynastiques comme Fès, Marrakech, Meknès où Rabat ciselées par des bâtisseurs d'empire, mais qui est elle aussi furieusement l'Afrique, avec ses couleurs, ses lumières et ses traditions. Afrique romantique et fauve de Delacroix et de Matisse, Afrique exotique de Colette et de Loti. Mais Afrique éternelle aussi de Tahar Ben Jelloun, éternellement vivante dans nos cœurs !

A Oujda, mon père débordait d'énergie. Sa clientèle était vaste et tout le monde l'appelait "toubib". Il accumulait les charges : consultations, dispensaires, lycée, mines. Il n'arrêtait jamais. Et le soir, si quelque urgence ne le retenait pas en ville ou à la médina, alors il donnait le temps qu'il lui restait à la Croix Rouge ou au Rugby Oujda Club. Combien de secours n'a-t-il pas organisés et de bals présidés où, enfant, je m'endormais avant la fin des heures tourbillonnantes ; combien d'appelés du Sud-Ouest n'a-t-il pas distrait du contingent, pour les faire pousser à la mêlée, courir à l'ouverture et chanter *Bet ceü de Pau* en troisième mi-temps ! Ce qui ne l'empêcha pas, jusqu'à la fin du Protectorat, d'assumer avec assiduité ses différents mandats de délégué du 3e Collège auprès du Gouvernement.

Mais, ce qui résume le mieux la personnalité de mon père, c'est sa simplicité, sa grande modestie. Et de ce point de vue, j'ai eu la surprise

de trouver dans l'Espoir de Nice un article daté du 26 mars 1971, que je conserve avec émotion. Il s'agit du compte rendu d'une émission télévisée intitulée "Le médecin de famille". L'auteur, Florence Brun (dont le père avait été contrôleur civil dans un village des environs d'Ouj da) reprenait les questions de la veille : Qu'est-ce qu'un médecin de famille ? Un ami ? un confesseur ? un havre ? Puis, citant une mère de famille interviewée — "On choisit aussi l'homme I " avait dit l'invitée —, Florence Brun témoignait elle aussi dans son papier : "Je me souviens dans un coin perdu du Maroc, d'un docteur Peyré. Il a calmé mes terreurs, guéri mes rougeoles, donné des buvards et raconté de belles histoires. C'est pour cela, en accord avec quelques millions de Français, que je ne peux me résigner à la mort lente, à la quasi-disparition des médecins de famille".

Parmi tous les honneurs qu'il a pu recevoir au cours de sa carrière, je crois que mon père aurait été particulièrement sensible à ces mots de bon sens et de vérité, car jamais, j'en suis certain, il n'a eu d'autre ambition que celle de pratiquer une médecine résolument sociale. Une médecine d'écoute et de disponibilité, où l'homme s'engage à fond, parce que ce métier — au sens latin de *ministerium* — est un service fondamentalement humain. Une vocation, peut-être ? Certes, à Aydie, où l'école, l'église et la mairie se faisaient front, mon père, comme mon oncle, ne manquait jamais une occasion de servir la messe. Et comme il s'était mis de bonne heure au latin, je ne doute pas qu'il ait envisagé, un jour, de devenir prêtre. Un fait est certain, toutefois, qui traça son destin : c'est l'intervention du Docteur Diriart père, qui suggéra à mes grands-parents que leur fils devrait "faire médecine", comme leur propre fils. L'enthousiasme de mon père eut raison des hésitations de ses parents. Mais après sept années d'études ensemble au Lycée de Pau — avec pour condisciples tous ces anciens qui avaient pour nom : Charaudeau, Destandau, Grimaldi, Julien, Juppé et Veïsse, pour ne pas tous les citer —, Henri Diriart partit pour Paris, et mon père rejoignit Bordeaux. Les deux amis, ensuite, ne se revirent que très épisodiquement. Le temps du "Petit Palois", ce journal de lycéens qu'ils avaient fondé pendant la guerre, et qui alla jusqu'à porter les signatures célèbres de Léonard Constant, d'Alfred de Lassence et de Francis Jammes, était révolu.

De tout ceci, je ne ressens que mieux, aujourd'hui, le report d'affection dont je fis l'objet de la part du camarade d'enfance de mon père. Et je garde en mémoire que lorsque je me suis implanté à Pau en 1973, ne

s'est pratiquement jamais passé un séjour des Diriart en Béarn sans qu'ils nous invitent à leur table, mon épouse et moi-même, et qu'il ne se soucient de nous faire connaître leurs amis. Aussi, ma *béarnitude* si je puis me permettre l'expression), tout autant que par le sang, c'est su Docteur Diriart que je la tiens. Au point que je me surprends par-gis à penser que jamais je n'avais trouvé autrefois à Aydie autant de saveurs à la garbure, que depuis que grâce à l'ami de mon père, mon nouvel ami, j'ai été introduit au sein du cénacle très prisé qui, depuis Louis Barthou, réunit les Béarnais de Paris pour entretenir l'esprit de nos traditions autour de cet "excellent potage dans lequel il n'entre que des légumes frais cueillis", si l'on en croît la recette de Simin Palay. Et pourtant, ma tante Albanie, la sœur de mon père et de mon oncle qui tenait la maison, n'était pas avare de pommes-de-terre et d'ail, de choux vert haché en fines lamelles dentelées, de viande confite, jambon, carcasses et autres abattis de volaille dont le fumet s'exaltait au premier grumeau de graisse d'oie !

Ainsi, grâce à Henri Diriart — dont le fauteuil est maintenant occupé par Pierre Caillau-Lamicq, lui aussi Béarnais de Paris —, grâce a sa fidélité en amitié, à sa grande culture et à son humour communicatif, j'ai pu renouer les fils d'une histoire que je ne connaissais pas, et prendre racine en Béarn. Avec un très ferme, mais très nostalgique attachement. Un attachement que resserre aujourd'hui l'accueil que vous me faites, et qui me procure, au-delà du flot mélancolique des sentiments, cette vive impression de plaisir qu'aucune définition du dictionnaire ne saurait exprimer mieux que la joie que vous m'avez sonnée, en m'appelant au port de votre Académie.